

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 1 JUIN 1889

SANS MÈRE

TROISIÈME PARTIE
SEULE AU MONDE

(Suite)

Plus bas elle ajouta, les dents serrées :

—Celui qui a failli conduire Pierre de Sauves à Péchafaud, et si je le trouve.... malheur à lui !....

IV.—MORT OU VIVANT

Ce fut par un temps magnifique que la *Ville-de-Londres* (*City-of-London*), un grand paquebot qui fait la traversée de Southampton à New-York, quitta l'Angleterre pour se diriger vers le Nouveau-Monde, en emportant Pierre de Sauves.

Après ces longs mois de prison, quelle joie n'éprouvait pas l'ingénieur de se trouver sur cette mer magnifique seul avec ses pensées, regardant de tous les côtés les grandes vagues voyageuses qu'effleuraient à peine l'aile des mouettes blanches, et sur lesquelles le bateau marchait, en laissant à peine derrière lui la raie plus claire de son sillon d'argent !..

Peu à peu, son cœur meurtri se calma ; l'affreuse blessure faite à sa sensibilité d'honnête homme se cicatrisa, il se dit que lorsqu'on échappe à l'horrible danger qui l'avait un instant menacé, c'était pour arriver à la pleine et entière réhabilitation, au bonheur tranquille, exempt de tout soupçon, de toute souillure, qu'il était digne de goûter entre sa sœur et son fils.

Et le courage lui revint.

Et lorsque son pied toucha la libre Amérique, il lui sembla que rien ne devait résister à sa volonté intelligente, à l'énergie inlassable qu'il allait déployer dans la recherche d'Eugène Gages.

Bientôt, en effet, il se trouva à Philadelphie que la maison de la rue Auber lui avait signalée comme étant la ville pour laquelle l'ancien contre-maître de Pierre était parti.

Le propriétaire de l'usine qui l'avait engagé était un Français nommé Nicolas Jussien, pour lequel M. de Sauves avait des lettres de recommandation.

Avec cela, et les quelques mots d'anglais qu'il connaissait, Pierre espérait arriver à ses fins.

Il débarqua du chemin de fer qui relie cette immense cité, la deuxième de l'Union, à la capitale, New-York, le soir assez tard.

Il ne fallait point penser à autre chose qu'à chercher un hôtel et à se reposer, c'est ce qu'il fit.

Il prit donc une voiture et se fit conduire à "Colonnade Hôtel" qu'un de ses compagnons du transatlantique lui avait recommandé, et au bout de cinq minutes le cocher s'arrêta devant un colossal édifice à cinq étages dont la porte principale était en effet précédée d'un péristyle à colonnes.

Pierre entra dans un somptueux vestibule, le

"hali", accessible à tout le monde, au public comme aux hôtes de la maison, et après avoir passé entre deux remparts de malles entassées les unes sur les autres, il se dirigea vers un bureau où trônait un personnage à l'air fort important qui, sans desserrer les dents, lui présenta un registre ouvert et une plume.

M. de Sauves n'eut pas besoin d'explications, il inscrivit son nom au-dessous de celui du dernier arrivé.

L'autre ne le regarda même pas, il mit un numéro à côté, et appuya son doigt sur le bouton blanc d'une sonnette électrique.

Aussitôt un nègre parut, un superbe garçon du noir le plus intense, aux yeux d'une douceur particulière.

L'homme du bureau lui tendit une clef, et lui dit ces seuls mots :

"Two and five."

Le nègre à son tour sonna l'ascenseur, et dix secondes plus tard Pierre de Sauves était introduit dans la chambre 205, au second étage.

comme celui de tous ceux de sa race, avait une pureté qui prouvait un long séjour en France.

M. de Sauves se retourna vivement du côté du domestique.

—Tiens ! dit-il, vous parlez français, cela m'est bien agréable. Comment vous appelez-vous ?

—Abraham Dérigny.

—Dérigny.... c'est de mon pays, cela.

—Et je suis Français, monsieur, aussi. Je suis né à la Guadeloupe, que j'ai quittée tout jeune pour aller servir à Paris, de là je suis revenu à New-York, puis ici où l'on gagne plus d'argent.

Si monsieur le désire, je puis demander à être attaché à son service tout le temps que monsieur passera à Philadelphie.

—Je ne demande pas mieux. Que faut-il faire pour cela ?

—S'entendre avec le gérant sur les conditions.

—Le gérant, c'est l'homme du bureau en bas ?

—Non, celui-là n'est que le concierge ; mais il fera venir le gérant si monsieur le désire.

—Bien, ainsi je ferai demain matin.

Pierre regarda le nègre.

Son front était développé, ses yeux très droits, l'ensemble, malgré les lèvres avancées, était sympathique et annonçait une nature bonne, peut-être capable d'un certain dévouement.

—Dites-moi, Abraham, continua M. de Sauves, vous connaissez bien Philadelphie ?

—Oh ! oui, monsieur. Il y a six ans que j'y suis, et j'y ai piloté bien des Français comme monsieur.

—Etes-vous capable de m'aider à chercher et à trouver quelqu'un ?

Abraham leva sur M. de Sauves ses grands yeux étonnés, où toute impression ressentie se reflétait vite.

La sympathie du domestique avait-elle fait fausse route, et au lieu de se trouver en présence de quelque gentleman français ces grands seigneurs si élégants, si fiers que le nègre adorait, était-il devant un vulgaire agent de police à la recherche d'un criminel plus vulgaire encore ?...

Pierre s'aperçut vite de l'hésitation et du mécompte de celui qui était devant lui.

—Eh bien ! fit-il ; qu'avez-vous donc ? que se passe-t-il ?

Le nègre eut un large sourire, sous lequel il essayait de cacher son embarras, montra toutes ses dents.

—C'est que.... balbutia-t-il ne trouvant pas ses mots.

—Voyons, l'interrompit Pierre, je gage que vous vous méprenez sur mes intentions.

—Dame ! ça se pourrait bien, et si monsieur voulait s'expliquer....

—C'est ce que je vais faire. Je suis à Philadelphie beaucoup pour mes affaires, car je suis fabricant à Paris, et je voudrais placer mes produits et un peu aussi pour chercher mon ancien contre-maître, lequel m'a quitté afin de gagner davantage. Or, comme j'ai un impérieux besoin de lui, je n'hésiterais pas à le payer ce qu'il voudra. Je n'eusse certainement pas fait le voyage pour le retrouver ; mais puisque je suis dans la même ville que lui, je veux essayer de le reprendre si c'est possible.

Les yeux si droits de Pierre de Sauves, sa voix aux inflexions chaudes et sympathiques avaient agi de nouveau sur le cœur du nègre, ces grands enfants, tous de première impression, incapables de résister à ce qui les pousse en eux, soit le bien, soit le mal.

Sa physionomie s'était de nouveau éclairée, son doux regard brillait.



Un instant la jeune femme tint le papier dans ses mains. — Voir page 53, col. 3.

Le nègre alluma le gaz, puis donna de tous les côtés des coups d'un petit balais qu'il portait pendu à sa ceinture.

Cet instrument qui, en Amérique, remplace la brosse, est inséparable des domestiques et surtout des nègres qui, du matin au soir, l'ont dans les doigts et le promènent partout, sur les meubles, sur les habits, sur les gens qui entrent et qui sortent, même sur leurs chapeaux.

Tout à coup, son petit travail terminé, le nègre s'inclina, et, avec une désinvolture toute parisienne : —Monsieur a-t-il besoin de quelque chose ? demanda-t-il à Pierre.

Celui-ci qui depuis son départ de Southampton, n'entendait parler qu'anglais, ou à peu près, éprouva en écoutant ces quelques mots français, une singulière impression de joie intime.

L'accent du nègre, quoiqu'un peu zéayant,